sont entrés dans la phalange des collaborateurs : C. LEONARDI récolte ainsi ce qu'il était venu semer naguère avec le très regretté R. MANSELLI, en tenant à présenter personnellement à Paris l'entreprise encore à ses débuts.

Le nombre des entrées (plus de 6.000) et la charpente de l'ouvrage n'ont pas varié sensiblement par rapport à l'an passé. On souhaiterait encore un certain « équilibrage » entre les notices analytiques (et parfois justement critiques) : entre rien (parfois à raison !) et uinze lignes, une certaine mesure pourrait être apportée, en bien des cas où le lecteur souhaiterait être renseigné sur les traits majeurs d'un travail, et, s'il se peut, sur son apport original. Celui-ci n'est pas forcément dégagé par une notice : *experto crede*, puisque je n'ai pas reconnu l'idée directrice d'une étude personnelle — mais j'ai pu mal me faire comprendre ! On ne peut que louer l'attention accordée à la codicologie et aux traits pertinents des éditions de textes. Peut-être des instructions plus précises sur méthodes d'analyse et de présentation pourraient-elles être données à tous les collaborateurs, en vue d'atteindre une homogénéité, sinon une normalisation, qui ne sont pas chose aisée dans un travail collectif?

Cela dit avec la seule intention de voir encore se perfectionner un instrument de travail si parfait — et encore insuffisamment diffusé en bien des bibliothèques de recherche, du moins en France : avis à tous ceux qui ont pouvoir de faire commander des livres, car celui-ci est à placer en grande priorité.

Jacques FONTAINE.

Le latin de la Renaissance à nos jours.

George BUCHANAN, *Tragedies*, edited by P. SHARRATT and P. G. WALSH : Edinburgh, Scottish Academic Press, 1983, VIII-350 pages.

Le quatrième centenaire de la mort du grand humaniste écossais a été célébré sans faste excessif, mais avec une singulière intensité : occasion stimulante, pour les chercheurs européens, d'enrichir notre connaissance de l'homme et de l'œuvre. L'un et l'autre en valent la peine. Ce sont les tragédies latines de Buchanan (deux pièces originales, *Jephthes* et *Baptistes*, plus *Médée* et *Alceste*, deux traductions d'Euripide) que viennent de rééditer P. SHARRATT et P. G. WALSH. Le texte, soigneusement établi, se présente avec une graphie et une ponctuation normalisées ; un apparat critique, où sont mentionnées les variantes des premières éditions, l'accompagne. Seules sont traduites les tragédies originales, les auteurs ayant judicieusement estimé oiseux de traduire des traductions ; un *conspectus metrorum*, un index des sources et un index général complètent le volume.

Le *Jephthes siue Votum* tient dans ce théâtre une place à part. On sait que le jeune Michel de Montaigne joua un rôle lors de la première représentation de cette tragédie qui connut par la suite un succès durable et influença, plus ou moins directement, Muret, Garnier et Jodelle. Le sujet est biblique, mais Iphis, l'innocente victime d'un vœu stupide et impie, ressemble beaucoup à l'Iphigénie d'Euripide, tandis que l'influence de Sénèque se manifeste dans le style brillant et raffiné d'une poésie très oratoire, dans la virtuosité d'une versification polymétrique où des combinaisons lyriques variées entre-

coupent heureusement le rythme iambique des dialogues. Mais le plaisir de la lecture est un peu gâté par l'organisation interne de l'ouvrage qui, séparant texte, traduction et notes, exige une certaine agilité ; par exemple, le récit du messager (p. 33) est traduit p. 69, puis commenté p. 251. C'est le seul reproche que l'on puisse faire à une édition dont l'ambition est de toucher un assez large public. La représentation, à St. Andrews, du *Jephthes* par des étudiants du Centre dramatique de Glasgow nous avait, il y a deux ans, fortement impressionné : grâce à l'excellent travail des Professeurs SHARRATT et WALSH, notre admiration pour le théâtre de George Buchanan résistera à l'usure du temps...

Georges SOUBEILLE.

Geneviève DEMERSON, *Dorat en son temps, culture classique et présence au monde* : Clermont-Ferrand, A. D. O. S. A., 1983, XVI-414 pages + 4 planches h. t.

Études ou éditions de textes, livres ou articles concernant Rabelais, Baudoin, Turnèbe, les Du Bellay et quelques autres, la contribution de Mme Geneviève DEMERSON aux recherches néo-latines frappe par son ampleur et sa diversité. L'ouvrage de synthèse qu'elle vient de consacrer à Jean Dorat vaut par l'étendue de l'érudition et la finesse des analyses, mais plaira aussi par la vivacité du ton et sa conviction persuasive. Ce travail chaleureux cerne avec précision et promptitude l'aspect le plus fameux de Dorat, professeur de Ronsard, initiateur à la poésie grecque, éveilleur d'esprits, levain et ferment d'une génération. Mais d'autres facettes moins connues sont éclairées d'une vive lumière : l'étonnant « interprète » de textes anciens, le poète néo-latin des odes pindariques et des épigrammes, le linguiste passionné jouant inlassablement sur les mots, à la recherche d'anagrammes ou d'étymologies prophétiques. Le converti aussi, passé d'un catholicisme conformiste et tiède au plus impitoyable des fanatismes, l'humaniste enfin, présent au monde, témoin véhément et meurtri de luttes civiles toujours jugées à l'aune de l'histoire romaine, bref, pour reprendre l'expression de Pierre DE NOLHAC, une « manière de grand homme », qui méritait bien l'hommage d'un tel livre.

Les *corrigenda* imputables à la typographie sont rares : p. 60, fabriquant d'images ; p. 170, une toute autre nature ; p. 173, *uidedebatur* ; p. 283, sententieuse ; p. 316, Panglosse. Mais je me permettrai de désapprouver l'usage des citations tronquées qui dénaturent le vers et le sens (du type : *Pars fluuiis, nudi... uagantur... / (...) / Ipse uel Oceanus...*, p. 261, ou encore *... tua... si non... frequento / Tecta, ... / Da ueniam*, p. 346) et de relever deux inexactitudes, que j'ai scrupule à rectifier, tant elles sont légères : Salmon Macrin a sollicité Ronsard pour le *Tombeau* de Gelonis (*Naeniae*, p. 54), mais le poète, absent, ne put répondre (*ibid.*, p. 71) ; on trouve le plus souvent la marque de l'imprimeur lyonnais Sébastien Gryphe, parfois celle des Aldes, rarement celle de Jean Gryphe de Venise sur la page de titre de l'*Actio in senatu Veneto* publiée par Pierre Paschal, à mon avis trop sévèrement jugé p. 47 ; pourquoi parler à son sujet d'exécution, puisque

le Gascon, peu affecté par le pamphlet anonyme de Turnèbe, se réconcilia vite avec Joachim et avec Ronsard?

Vétilles qui troublent à peine la surface miroitante d'un ouvrage dont les profondeurs recèlent bien des richesses. Relisons les dernières lignes : « Pour l'humaniste, la culture n'est pas une manière de se couper du monde : elle est le moyen de ne pas être seul au milieu des travaux ennuyeux et faciles, de ne pas affronter seul les tâches, lourdes ou exaltantes. C'est un trésor qui n'est pas objet de latrie ; plus on y puise, plus il est riche, car le présent ne cesse de l'enrichir ».

G. Soubeille.

Neo-Latin and the Vernacular in Renaissance France, edited by Grahame Castor and Terence Cave : Oxford, Clarendon Press, 1984, un volume relié de xvii-279 pages, avec 4 illustrations hors-texte.

Ces études, les unes en français, les autres en anglais suivent l'ordre chronologique des auteurs analysés ; on ne peut malheureusement qu'en présenter la table des matières : le sens du *De Asse* de Budé avec ses digressions (J.-Cl. Margolin) ; Caelius Calcagninus, de Ferrare, source et modèle du *Tiers* et du *Quart livres* (M. Screech) ; les œuvres latines de Rabelais (R. Cooper) ; le *Paedagogion*, poème latin sur l'éducation (1536) de Nicolas Bourbon (M. M. Phillips) ; deux ouvrages de « théologie rhétorique » publiés en latin à Lyon par l'Écossais exilé Floris Wilson en 1539 et 1543 (D. Baker-Smith) ; une comparaison entre poèmes latins et poèmes français de Du Bellay, montrant que souvent l'inspiration première est latine (Geneviève Demerson) ; le quadrilingue *Tombeau de Jean Brynon*, mécène, publié par Dorat en 1555 et édité ici d'après l'exemplaire de Louvain différent de celui de Paris (J. Ijsewijn, G. Tournoy, M. de Schepper) ; deux poèmes de Dorat en latin sur un monstre androgyne né à Paris le 21 juillet 1570 et sur ce qu'il présage (D. Wilson et Ann Moss) ; la première monographie jamais consacrée à l'œuvre poétique de Léger Du Chesne, ami de Turnèbe, successeur de Lambin au Collège Royal, chantre de la Saint-Barthélémy (P. Sharratt) ; l'analyse des deux oraisons funèbres de Charles IX, à Rome en latin par Muret, à Paris en français par Sorbin, prédicateur royal (C. N. Smith) ; l'emploi de la comparaison à quatre termes analysée par Érasme, et qui devient une caractéristique du style pédant, depuis l'obscur quoique réel Talpin jusqu'au Pédant de Cyrano et à Thomas Diafoirus, tandis que Montaigne s'en garde : s'il « comme », selon son propre néologisme, il n' « ainsiste » pas, pour citer la plaisante création de C. Clark ; les commentaires auxquels a donné lieu le *fidus interpres* d'Horace (*A. P.*, 133-134) quelquefois compris comme une invitation faite au traducteur à s'écarter du mot à mot, erreur redressée par Glaréan, Henri Estienne, Muret, Pierre Gaultier, Jacques Peletier du Mans dans son *Art poëtique* (G. P. Norton) ; l'influence des juristes français du xvi^e^ siècle sur la doctrine de l'interprétation chez Montaigne, qui, comme eux, passe de l'attitude d'un commentateur, soumis au texte commenté, à celle d'un auteur qui fixe et décrète le sens (Ian Mc Lean). Une introduction des deux éditeurs (au sens anglais) dégage les lignes de force du recueil ; retenons seulement celle-ci : il est impossible de séparer

néo-latin et français dans l'étude de la littérature en France au XVI^e siècle ; ce principe avait déjà été formulé il y a dix ans par Ian McFarlane, maître dans ce domaine de recherches, à qui ce volume riche et varié est justement dédié.

Jacques Chomarat.

Giovanni Pascoli, *Thallusa*, introd., testo, traduzione e commento a cura di A. Traina (coll. « Testi e manuali per l'insegnamento universitario del Latino », n° 20) : Bologna, Pàtron, 1984, 110 pages.

A. Traina nous offre ici, dans la collection qu'il dirige lui-même, une monographie claire et commode consacrée au plus célèbre des poèmes latins de ce Pascoli auquel il a consacré déjà tant d'études. L'opuscule répond tout à fait au but de la collection : mettre à la disposition des étudiants des textes précis, avec traduction italienne conciliant fidélité et élégance, le tout accompagné d'explications, documents et notes permettant d'approfondir l'étude du texte.

Dans la préface (p. 7-18), l'éditeur, après s'être rapidement justifié de ne pas répéter ici les détails déjà fournis dans ses ouvrages précédents auxquels il renvoie, résume les données essentielles : date tardive de la composition du poème, lente maturation du thème déjà reconnaissable pourtant dans les œuvres précédentes : à propos de ce thème de l'amour maternel frustré, de fructueux rapprochements, notamment entre Margherita (la mère victime des conventions sociales), Poppée (la mère impératrice), Thallusa (la mère esclave), toutes trois également *orbatae*.

Après le thème, la langue : celle d'un Pascoli qui n'eut pas le temps de se corriger, mais aussi celle où l'on sent particulièrement « la créativité du latin pascolien ». Cette préface s'achève par une bibliographie. Elle est suivie d'un appendice particulièrement intéressant sur ce que le professeur Traina appelle la « préhistoire » de *Thallusa* : les feuillets conservés dans les archives de Castelvecchio et contenant les notes autographes de Pascoli qui permettent de retrouver l'itinéraire suivi pour composer *Thallusa*.

Le texte et sa traduction occupent les p. 40-53. Alors que la plupart des traductions italiennes antérieurement proposées pour ce poème l'avaient été en vers, il s'agit d'une traduction en prose, permettant plus de fidélité à la pensée. Remarquons d'ailleurs que, telle quelle, elle conserve heureusement certains éléments formels caractéristiques et expressifs : effets de rapidité dans le rythme, homéotéleutes constitués par exemple par les diminutifs italiens aussi bien que par les diminutifs latins (cf. v. 10-11 : ... *tum claviculae, tum forficulae, tum serriculae, tum*... : « e poi chiavettine, e poi forbicine, e poi seghettine, e poi... »).

La partie la plus ample est constituée par le commentaire (p. 57-101). Celui-ci, d'un usage facile puisque les remarques s'y échelonnent au fil des vers (eux-mêmes regroupés de façon à mettre en évidence les grandes étapes du texte), attire l'attention des étudiants sur les sujets les plus divers : explications touchant à la stylistique en général, au vocabulaire, à la syntaxe (mention particulière pour les italianismes et les hellénismes), aux diverses figures de rhétorique, remarques sur la métrique et ses licences, les enjam-